

D'un *étrange* repaire pour la (dé)négation

Jackie Schön

Université de Toulouse-Le Mirail

Des textes courts de Freud, celui qui a pour titre original *Die Verneinung* (1925) est resté parmi les plus commentés, visités, fouillés, interrogés, notamment par les linguistes.

La raison pour laquelle je le convoque aujourd'hui tient à ce que, travaillant sur les emplois familiers de lexèmes, il s'est clairement imposé que l'acception familière naissait du *déni codé de l'ordre linguistique*.

Ainsi, par exemple, le lexème *tarte* prend-il des sens stigmatisés en dénommant ailleurs qu'en pâtisserie, *pelle* revêt-il acception familière pourvu que s'évacue la possibilité de désigner l'outil qu'avant tout il dénote et *fabriquer* ne s'entend-il familièrement que hors d'un contexte de son emploi propre etc...

Dans ces conditions, ne suffit-il pas d'employer des lexèmes en non conformité avec des éléments situationnels pour les sortir de leur statut et les marginaliser ? Dans quelle mesure ce principe ne condamne-t-il pas toute utilisation tropologique des termes à leur dévalorisation systématique par création de sens « parasites » résultant de chacun de leurs emplois ? Certes, on peut considérer que, plus que tout autre, un usage métaphorique ou métonymique de lexèmes féconde de leurs potentialités sémantiques respectives mais la langue serait vite interdite de fonctionnement si chacune de ces potentialités prenait souche ! Il n'en reste pas moins que pour qu'une *cruche* vaille une idiote il faut d'abord qu'elle ne soit pas de poterie, pour qu'une quelconque *peau de vache* satisfasse des intentions insultantes, que l'expression ne désigne aucune peau d'aucune vache et qu'une courge n'est, péjorativement, une *course* que dans sa non coïncidence avec la péponide du même nom, etc...Il est inutile

d'accumuler les exemples car, on l'aura compris, l'essentiel est que le sens familier des lexèmes niche dans l'*espace de négation discursive du signifié du signe*.

Une formule synthétique du type : « une courge n'est une *courge* que parce qu'elle n'est pas une courge » ne vaut que si on la rattache à l'argumentation qu'elle illustre. Or, il s'établit de telles correspondances entre le développement même de l'article de Freud sur la négation et les observations que j'ai amassées au cours d'un lent travail sur la familiarité langagière que le texte freudien — d'autant plus énigmatique que sa portée est immense — se laisse imager par des exemples empruntés au fonctionnement du français tandis qu'une question aussi complexe que celle de la polysémie lexicale, s'en voit éclairée — au moins dans sa version familière — d'une façon que je crois mériter intérêt.

Ramenant les prétentions à une juste mesure, comme le texte de référence cèle sous sa brièveté de multiples prolongements, mon souci a été de ne pas le caricaturer à force de simplifications circonstancielles.

Freud interprète la négation comme manifestation de la remontée à la conscience d'un refoulé et ne voit en elle rien moins que l'origine de la séparation entre l'intellectuel et l'affectif. Il pose que l'opposition subjectif/objectif, « qui n'existe pas dès le début », est construite par la pensée laquelle est douée d'une capacité double : celle de ramener à la présence un objet perçu, grâce à la représentation qui en est faite *dans* le moi et celle de juger de ce qui, du représenté dans le moi peut être *retrouvé au-dehors*, dans la perception de la réalité.

Pour remonter jusqu'à la source du raisonnement humain, Freud part de la distinction aristotélicienne entre le jugement d'*attribution* et le jugement d'*existence* avec, pour équivalence psychique, qu'au premier échoit le rôle de décider si une chose est bonne ou mauvaise pour le moi et au second, celui de « concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité ».

Du côté du linguistique — et hormis le cas des syntagmes figés — l'examen des conditions d'emploi dans lesquelles des lexèmes prennent acception familière montre que ces conditions sont exactement celles qui caractérisent l'opposition verbo-nominale du français. Était-ce, alors, le piège de la circularité, la confrontation à des évidences qui auraient dû servir de point de départ ? S'il en était ainsi, comment s'expliquer que ces évidences ne constituent pas

l'ancrage le plus banal des approches du fait langagier familial ? Bref ! — les locutions étant toujours à traiter à part — il se confirme que les modalités de « familiarisation » lexématique varient selon la classe grammaticale d'appartenance des lexèmes concernés. C'est donc tout à fait *régulièrement* que les noms prennent acception familière en *fonction attributive* tandis que les verbes le font en *fonction prédicative*, chacun d'entre eux se familiarisant en tant que représentant de sa catégorie. À l'intérieur de ce cadre, et *par le discours*, c'est en liant *syntactiquement* entre elles des classes *sémantiquement* incompatibles que s'opère le passage de sens propres à des sens familiers, par exemple : en mettant en attributs à des dénominatifs de personnes des caractéristiques qui ne leur correspondent pas ou en donnant à des verbes, des compléments auxquels ne les destine pas leur sens premier. Ces points ayant été présentés ailleurs (J. Schön, 1996, 1997), illustrons le mécanisme. Lorsqu'un locuteur, *en situation*, s'exclame à l'intention de quelqu'un : *quelle tarte !*, ce gâteau devient l'équivalent définitoire de la personne visée; si, toujours *en situation*, il énonce : *quelle tarte j'ai prise en rentrant hier soir !*, le vocable *tarte* renverra, le plus vraisemblablement, à une gifle et le verbe *prendre* impliquera peu la volonté du sujet syntaxique.

Que dit Freud concernant la modalité *attributive* du jugement si ce n'est qu'elle doit permettre de décider si une *propriété* est ou n'est pas à une chose ce qui, en termes de pulsions, se traduit par : ça je veux le manger ou le cracher et deviendra, postérieurement au stade oral : ça je veux l'introduire en moi ou le rejeter ? Notre locuteur précédemment pressenti se doute-t-il de ce qui s'effectue lorsque, dans son discours, il unit par des liens syntaxiques des éléments linguistiques appartenant, respectivement, l'un à la classe des dénominatifs de personnes et l'autre à celle des dénominatifs de comestibles, par exemple ? Ou bien reste-t-il quelque irréductible incrédule pour soutenir que la systématisme du procédé utilisé avec effets familiers, ne repose que sur l'inconvenance sémantico-syntaxique ?

Quant à la seconde des facultés de jugement, elle trouverait son répondant linguistique dans la fonction *discursive* entendue comme celle qui préside à la mise en énoncé effective de la langue. Cette fonction, dont il est hors de mon propos d'élucider ici l'hétérogénéité de la nature (logico-sémantique, grammaticale et pragmatique), chapeaute la fonction prédicative syntaxique (qui, en

élevant des attributs au rang de prédicats (livre des prédicats verbaux *et* nominaux) et la fonction attributive; elle se situe à un niveau supérieur à celui qui est le leur.

Selon l'analyse de Freud, la deuxième des modalités de jugement doit aider à décider si une représentation (*subjective* puisque intériorisée) a ou n'a pas d'existence dans la réalité (*au-dehors*). Dans quelle mesure le rôle imparti par le psychanalyste à l'« épreuve de réalité » diffère-t-il de celui que joue la *situation* pour le linguiste — et pour les locuteurs — lors de l'interprétation à donner au lexème *tarte* des exemples proposés ci-dessus ? Face à une tarte *réelle*, l'énoncé exclamatif *quelle tarte !* actualisera le sens propre du lexème tandis qu'en son absence mais à l'adresse — directe ou indirecte — d'une personne la « même » exclamation vaudra dénigrement de la personne.

Nous arrivons au cœur de ce que révèle la comparaison proposée entre le fait familier linguistique et ce que lit Freud dans la négation. Par-delà la conclusion qui s'impose — et que je m'autorise à marteler parce que c'est *la* clé —, à savoir que l'interprétation familière du lexème *tarte* en l'occurrence, est rendue possible par l'absence, dans la situation énonciative, d'un référent dénommé « tarte » en français, il manque à dévoiler ce qui s'exprime par et sous les acceptions lexématiques familières.

Lorsque des noms sont employés avec des sens déviés, ces sens se forment dans la brèche entre ce que les noms dénotent et ce qu'ils désignent. De par la fonction attributive dans laquelle les noms sont utilisés, leurs sens seconds *qualifient* l'objet (*réel*) désigné. La personne traitée de *tarte* se trouve ainsi affublée des traits caractéristiques de la pâtisserie en question etc... mais surtout, ce qui s'impose à l'observation, c'est l'inverse proportionnalité entre une profusion de lexèmes et la pauvreté, la monotonie, la fixité de contenu « familier » vers lequel ils convergent. Une telle complémentarité des faits met clairement en évidence que le mécanisme à l'œuvre intéresse des *classes sémantiques* d'éléments et non pas des éléments isolés.

Par exemple, lorsque des noms de comestibles revêtent sens familier du fait de s'appliquer à des personnes, voilà ces dernières uniformément présentées comme sottes, niaisés, laides, méchantes, ignorantes etc...

Je suis restée longtemps démunie de termes pour nommer ces « niches sémantiques » autour desquelles s'agglutinaient les

expressions familières depuis : *AVOIR la dalle, la dent, les crocs...les boules..., la frite, la pêche..., le spleen, le blues..., la chcoumoune, la baraka..., la haine, la rage...* jusqu'aux emplois réfléchis des verbes sur le modèle de *je me casse, me barre, me tire..., je m'enfile + complément, me tape + complément, m'appuie + complément etc...*(J. Schön, 1996) parce que je cherchais à circonscrire des concepts là où gîtaient des *affects*.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, de la façon dont le langage *affectif* émerge du tissu de la langue, démasqué par sa confrontation avec la réalité *objective* de la situation énonciative.

En regardant le fonctionnement des emplois familiers comme des chemins que se frayent les affects à travers les discours, des énigmes « langagières » se sont, pour moi, résolues.

Partons d'exemples déjà évoqués mais en se focalisant sur les verbes, cette fois, soit : *il a pris une de ces tartes !* ou bien : *il lui a mis une de ces tartes !*

Les sens familiers des verbes, reconnus par l'usage et précisés dans le dictionnaire sont, respectivement, *recevoir* pour *prendre* et *donner* pour *mettre* mais ces sens entraînent des compléments dont la teneur renvoie, invariablement, à la violence. Pour la trentaine de verbes courants examinés (Schön, 1996), les champs sémantiques balayés par leurs acceptions familières se ramènent tous à ceux de l'hostilité, la mauvaise intention, la dérision, l'humiliation, le dénigrement, le mépris etc... Le sens familier de chaque verbe vient *doubler* son sens premier de son revers *néгатif*, d'un sens qui *dénie* tout aspect positif de l'action que l'avèrs du verbe indique.

Ce constat, que renforce celui de la dissymétrie sémantico-syntaxique des verbes en emploi pronominal (par exemple, la différence entre : *je m'éclate* et *je t'éclate*; *je me défonce* et *je te défonce*, etc...) par laquelle s'affirme le narcissisme archaïque des locuteurs, prouve à quel point le texte de Freud est adapté à nos préoccupations linguistiques.

Le moment est venu de nouer ensemble les fils démêlés.

Pour des énoncés à entendre familièrement : s'ils sont formés de noms, la réalité situationnelle à laquelle les locuteurs doivent les confronter leur offre des référents dans le monde; c'est le cas de la *tarte* qui ne se charge d'affect qu'à la condition qu'une *vraie* tarte soit éliminée des possibilités interprétatives.

Si, en revanche, la familiarité des énoncés repose sur des verbes, il n'y a plus, à l'horizon situationnel, de référents concrets à

opposer aux lexèmes mais seulement des éléments *verbalisés*, des équivalents d'un réel — perçu peut-être — mais *élaboré par la langue*, des *transpositions linguistiques* de sensations éprouvées par contact avec une réalité.

À quoi cela aboutit-il ? À ce que *prendre*, par exemple, ne serve de support d'affect que lorsque son sens vaut déni de l'action de *prendre*; entre la recommandation : *tu vas prendre ma main* et l'avertissement : *tu vas prendre une gifle*, l'enfant doit entendre que, selon le cas, *prendre* signifie *prendre* ou *recevoir*, que *mettre* dit effectivement *mettre* ou bien *donner* (avec violence). C'est, alors, l'ensemble de la situation — dont certains indices d'intentionnalité — qui guidera l'interprétation juste mais il est incontestable qu'un énoncé comme : *qu'est-ce que tu racontes ?* ne peut s'émettre ou se recevoir avec intention péjorative que si s'exclut le sens littéral de sa lecture. N'est-ce pas là une illustration convaincante de ce que « l'intellectuel se sépare de l'affectif » moyennant la transgression de l'ordre de la langue, par la subversion de sa « littéralité » ?

La dernière question porte sur le sémantisme des verbes qui se prêtent avec le plus de facilité aux déviations familières. Combien d'explications ont-elles été avancées pour rendre compte des affinités entre les emplois verbaux familiers et ce qu'à défaut on continue d'appeler des verbes d'« action » ? Or, lorsque Freud s'interroge sur le comment et le lieu où le moi s'est forgé la faculté intellectuelle de juger, il apporte cette réponse que, personnellement, j'estime être le point le plus lumineux de sa réflexion; à savoir que cela s'est produit « au niveau des perceptions des sens » et que la fonction d'intelligence s'est constituée « à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires ».

Je présente à mon ami Mortéza Mahmoudian ce travail en un état (presque) volontairement programmatique dans l'espoir qu'il nous soit loisible, un jour, d'en discuter, *familièrement*, autrement dit, sur le mode de ne le faire pas...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, E. (1966 [1956]) : « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *La Psychanalyse*, I, in *Problèmes de Linguistique Générale*, vol. I, chap. VII, Paris : Gallimard, NRF, p. 75-87.
- FREUD, S. (1925) : « Die Verneinung », *Imago*, 11 (3), p. 217-221, GW, XIV, traduit « La négation » in *Résultats, idées, problèmes*, II, 1921-1938, Paris, PUF, 1985, p. 135-139.
- HYPOLITE, J. (???) : « Commentaire parlé sur la *Verneinung* de Freud », en annexe *Écrits*, Paris : Seuil, coll. Le champ freudien, p. 879-887.
- KRISTEVA, J. (1997) : *La révolte intime, Pouvoirs et limites de la psychanalyse II*, Paris : Fayard.
- LACAN, J. (1966) : « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la "Verneinung" de Freud », Séminaire de Technique Freudienne du 10 février 1954, *Écrits*, Paris : Seuil, coll. Le champ freudien, p.369-379.
- « Réponse au commentaire... » *op. cit.*, p. 381-401.
- LYOTARD, J.F. (1971, 4ème Éd. 1985) : *Discours, figure*, Paris : Klincksieck.
- SCHÖN, J. (1995-96) : « À propos de l'emploi "familier" de verbes courants en français », *Cahiers du Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage*, Université de Toulouse-le Mirail, vol. 11, p. 91-100.
- (1996) : « De l'infléchissement sémantique des verbes en emploi pronominal », *La Linguistique*, Paris : PUF, vol. 32, fasc. 1, p. 103-118.
- (1997) : « Les tournures "familiales" ne sont pas innocentes », *Variation linguistique et enseignement des langues, Langue parlée, langue écrite*, L. Rabassa & M. Roché (éds), numéro spécial des *Cahiers d'Études Romanes*, CERCLID 9, Université de Toulouse-Le Mirail, Centre de Linguistique et de Dialectologie, p. 73-93.
- (à paraître) : « Le concept freudien d'"inquiétante étrangeté" et l'emploi "familier" des lexèmes en français », *Actes du 5ème*

Congrès International de l'ISAPL (International Society of Applied Psycholinguistics), Université de Porto, 25-27 juin 1997.